

LA BÊTE À SEPT TÊTES

H. POURRAT, Contes de la Bûcheronne.

Il y avait une fois deux frères et une sœur, qui s'aimaient chèrement tous trois. Les parents étant venus à mourir, l'aîné des garçons dit :

« Je ne peux pas rester ici : nous allons faire notre partage, et le partage fait, je fais mon tour de France.

- Hé mais! lui dit son frère, tu es l'aîné : il te faut demeurer pour soutenir la maison.

- Elle ne tombera pas, la maison. Je dois faire mon tour de France. C'est dit et c'est si bien dit que n'y pourrait mais ni homme ni femme. »

On fit donc le partage. L'aîné eut le chien, le second le chat, la fille la maison. Et voilà le partage fait.

Ce garçon se prend, s'en va, suivi de son chien, le petit chien Brisefer. Il cheminait sur le chemin, quand, en regardant au fossé, il y vit une femme.

Tout remué de pitié, il y saute, donne la main à cette pauvre créature, la soulève, la tire de l'eau, allume pour elle un feu sur la bruyère, et lui fait boire un coup à sa bouteille. Un grand moment y passa, car le mal de la mort était tout prêt d'attaquer la malheureuse. Enfin il ne la quitte pas qu'il ne lui ait procuré tous les secours et qu'il ne l'ait vue bien remise en sa route.

Il reprend le chemin de son pied leste. Un peu plus loin, il rencontre un homme qui pleurait, que c'était pitié.

« Mon Dieu de mon Dieu donc! Qu'on est donc malheureux!

- Et pourquoi êtes-vous si malheureux, pauvre homme?

- Ah! j'ai ma femme bien malade.

- Que voulez-vous! la mort est pour tout le monde. Si ce n'est que la mort, ce n'est encore rien.

- Je trouve que c'est beaucoup, moi.»

Mais ce garçon lui parle avec des paroles qui lui relèvent le cœur, l'encourage, le remet à la Providence.

Enfin, l'ayant consolé, conforté, il le quitte et reprend sa route.

Un peu plus loin, dans un nuage de poussière, il voit deux garçons qui s'étaient attrapés aux cheveux; et, à coups de pied, à coups de poing, tout flambants de fureur, ils s'en donnaient tant au milieu du chemin, qu'ils étaient tout saigneux déjà.

« Eh bien! vous autres, que faites-vous, de vous abîmer de la façon ? Il faut que la folie vous tienne .

- Hé! dit le plus jeune, mon frère voudrait tout pour lui. Nous sommes à faire notre partage, et il voudrait tout prendre.

- Allons! rabattez-moi cette colère, camarade : voilà deux pièces de cent sous; partagez-les en frères et faites-vous un autre cœur. »

Il leur parle, il leur change les esprits, il les force à s'embrasser. Enfin, ceux-là aussi, il ne les quitte pas qu'il n'ait refait d'eux des personnes.

Et puis il reprend sa route en se disant :

« Quel pays que ce monde! De tous les côtés, qu'il y a de misère. Maintenant, que trouveras-tu? »

Ce qu'il trouve, sous un chêne, c'est un grand monsieur, mais grand de la belle grandeur. Ce monsieur le salue, l'arrête, lui demande où il va.

« Où la route me mène, monsieur. Je fais mon tour de France. Mon frère, ma sœur et moi, nous avons fait partage. Ils ont eu ce qu'il fallait, moi j'ai eu ce petit chien.

- Ce petit chien, bon. Mais vous avez bien un peu d'argent pour votre route?

- Un peu, un tout petit peu ... Je n'aurais que faire d'en avoir beaucoup. »

Alors le monsieur tire de sa poche une bourse si grosse qu'il avait peine à la tirer. Il la lui donne, sous ce chêne, en lui disant d'avoir à s'acheter un cheval, mais de l'acheter bien fort, bien vaillant, bien hardi, parce qu'il faudra que ce cheval soit tel pour la besogne qui l'attend.

Le garçon prend donc la bourse, en remerciant honnêtement. Par obéissance, il va de là droit dans une foire où il achète un cheval tel qu'il lui avait été commandé : beau et fort. Il le selle, le bride, le pomponne si bien que c'était merveille. Il monte dessus, il appelle son petit chien Brisefer, et, tout équipé lui-même, il se remet en route.

Un peu plus loin, il arrive aux portes d'une ville. Il entre; et dans les rues, de toutes parts, il voit le monde qui pleurait, qui se lamentait, qui se désolait, en grande tristesse.

« Que pleurez-vous, gens de la ville! Qu'avez-vous à pleurer ainsi ? »

On lui répond que c'est la fille du roi qui va se faire manger par la bête à sept têtes; que chaque année cette bête pharamine vient chercher une fille du pays et la dévore.

Le voilà sur son cheval, tout en feu de pitié et de fierté.

« Mais, malheureux! et vos garçons, vos jeunes gens? Comment ne tombent-ils pas sur cette bête?

- Ah! la bête est bien trop terrible. Il n'y a homme né de mère, qui puisse rien contre elle .»

Ce garçon se tourne vers son petit chien :

« Dis, Brisefer, veux-tu m'aider? À nous deux nous verrons ce qu'on peut lui dire, à cette bête. Et si elle veut nous dévorer, nous tâcherons de nous mettre en travers .»

Le petit chien fait signe que la chose lui va, qu'il aidera son maître et de tout son pouvoir.

Le garçon continue d'avancer par ces rues. Un peu plus loin, au milieu d'une grosse foule de gens qui semblaient plus encore abattus de chagrin, il avise une jolie jeune fille tout à fait comme il faut, mais plus blanche de figure qu'une rose de rosie, blanc.

« C'est peut-être elle? Que ferons-nous? Ah! sale bête de bête ! »

Il se tourne derechef vers son petit chien Brisefer.

« Dis, Brisefer, veux-tu m'aider? Cette bête, à nous deux nous allons l'entreprendre. »

Et ce petit chien se trémousse, museau et queue, fait signe qu'il aidera de toute sa vaillance. Parce que son maître l'avait élevé à cela, il comprenait les choses aussi bien qu'une personne.

La jolie-jolie jeune fille approchait tout doucement, tout doucement. Le roi l'accompagnait, et il allait le petit pas, lui aussi, tout doucement, tout doucement.

Ce jeune homme avance; il les aborde :

« Alors, dans ce pays, vous faites manger vos enfants par une bête ? Il ne se trouve donc personne pour vous aider ?

- Il n'y aurait personne au monde, dirent les gens. On a tiré au sort : le sort est tombé sur cette jeune fille. Nous aurions bien donné une des nôtres pour la sauver. Mais cela même ne se peut. »

Derechef, le garçon se tourne vers son petit chien Brisefer.

« Tu m'aideras, Brisefer? Viens, partons tous les deux, allons la trouver, cette bête! »

Et ce petit chien de frétiller, de s'animer, de faire comprendre qu'il lui ferait la guerre. C'est qu'il savait vraiment trop bien le faire comprendre.

Son maître et lui saluent la fille du roi.

« Bonjour, mademoiselle.

- Bonjour, monsieur.

- Où allez-vous, mademoiselle, en si grande tristesse ?

- Je vais me faire manger par la bête à sept têtes, celle qui chaque année mange une jeune fille.

- Je crois que vous rêvez, pauvre jeune personne. Montez en croupe au moins, et nous irons tous deux.

- Vous iriez chercher votre mort, pauvre jeune homme. C'est bien assez que je doive aller à la mienne. Laissez-moi ce contentement d'y aller seule.

- Montez sur mon cheval, je vous dis, montez là!

- Non, non, je veux pas. Ceux qui s'y sont essayés, la bête les a dévorés. »

À la fin, il la fait monter sur son cheval, et ils vont devant eux, par un grand désert de pierres et de buissons, à la rencontre de la bête.

Tout à coup, voilà cette bête à sept têtes qui se montre : une bête jaune comme un crapaud, grosse comme une maison, toute sifflante et soufflante. Le garçon, une fois de plus, se tourne vers son petit Brisefer :

« Brisefer, Brisefer, en viendrons-nous à bout »

Et Brisefer de sauter, de se lancer en l'air de faire comprendre qu'il va se mettre en son plus beau courage. « C'est que si tu ne m'aides pas, vois-tu ... »

La bête gonfle ses sept cous, darde ses sept langues, et elle approche en poussant des hurlements affreux.

« Ha, ha! Ha, ha! Il ne m'envoyaient qu'une créature, en voilà deux à manger pour le coup!

- Oui, sale bête! Tu chanteras peut-être d'autres alléluias. »

Le petit Brisefer va se jeter dans un trou d'eau, s'y tourne, s'y retourne, et puis, il revient hardiment se secouer, s'ébrouer sous les têtes mêmes de la bête. On aurait dit qu'il était partout, voltigeant comme un écureuil, et lui décochant des giclées jusque dans les yeux.

Le garçon tire son sabre, il pousse son cheval, lui aussi, sans rien craindre, et prend si bien ses mesures sur la bête éblouie, qu'il lui abat deux têtes d'un seul coup.

Elle passe derrière un buisson pour se remettre, et dans le moment elle reparaît en poussant des hurlements à faire transir.

« Brisefer ! mon Brisefer ! il faut prendre courage! »

Eh! oui, le petit Brisefer fait signe que oui, et tout feu tout flamme il court se plonger dans l'eau pour la deuxième fois.

« Ha, ha! Ha, ha! Je suis plus forte en cinq qu'en sept! » criait la bête.

C'était vrai. Elle revient à l'attaque encore plus terrible. Mais Brise fer, aussi enragé et endiablé que jamais, bondit, rebondit, l'assaille de tous les côtés, l'asperge, l'aveugle; et son maître, d'un coup de sabre, fait sauter trois têtes encore.

La bête repasse derrière son buisson, et dans le moment elle reparaît en poussant, ce coup-ci, des hurlements à fendre les montagnes.

«Ha, ha! Ha, ha! Je suis plus forte en deux qu'en cinq!»

Cette pauvre jeune fille, bonnes gens, tremblait ainsi qu'un jonc au bord de la rivière.

« Ne tremblez pas, mademoiselle. Mon petit Brisefer nous sauvera tous deux. Mais sans lui ... »

Elle était si contente de ce garçon, elle le sentait de si grand cœur, si résolu, si vaillant, que quand elle le regardait, malgré la bête et son vacarme, elle n'avait plus d'épouvante.

Brisefer saute dans le trou, se meut comme le diable.

Cent fois plus dégagé que la bête, il la prend en tête, en queue, de gauche, de droite, la harcèle, la travaille, lui envoie dans les yeux de pleines volées d'eau; et parce qu'il n'était qu'un bond, elle ne savait seulement où le prendre.

Le garçon, lui, rassemble toute sa force, et d'un seul coup de sabre, les deux têtes qui restaient, il les fait voler à dix pas.

« Mademoiselle, n'ayez plus de frayeur. Si vous voulez bien me donner votre mouchoir de poche, j'envelopperai dedans les langues de la bête.

-Ah! monsieur, vous m'avez sauvée!

- Non pas moi, mademoiselle, mon petit chien Brisefer. »

La demoiselle attrape le petit Brisefer, le baise, le lave dans l'eau claire, l'essuie bien de son tablier; le rapporte à ce garçon.

Lui, cependant, avait coupé les langues et il les donne à la demoiselle, enveloppées dans le mouchoir.

« Il faut que je vous laisse, mademoiselle, parce que je dois repartir pour mon tour de France, et c'est une grande course. Mais à présent, tout est fait, tout est dit. Je reviendrai dans un an jour pour jour, à votre commandement, et je vous prendrai en mariage.

- Oui, dit la demoiselle resplendissante comme un petit soleil, à présent, moi, je ne veux plus que vous.»

Et elle était gentille, cette jeune fille, elle était gentille! - Je le dis comme si je la voyais. Mais comment n'aurait-elle pas été gentille? Elle n'avait que dix-sept ans, et fille du roi, et de si bon courage.

Suivons les choses par leur fil. Elle retournait chez son père, quand voilà qu'au sortir de ce désert, sur le chemin du bois, elle rencontre trois charbonniers qui avaient plutôt la mine de voleurs de grand-route.

« Mademoiselle, d'où venez-vous?

- Je viens d'aller me faire manger par la bête à sept têtes. Mais il s'est trouvé un jeune homme si vaillant, qu'il a mis cette bête en pièces et qu'il m'a sauvée.

- Eh bien! ce sera nous qui vous aurons sauvée. Et vous allez jurer que vous ne nous démentirez jamais pour chose qui arrive. Autrement, sur-le-champ, nous vous ôtons la vie. »

Faut-il qu'il y ait du monde bandit! Ces trois charbonniers ont pris le mouchoir où étaient les langues de la bête, et ils ont suivi la fille du roi chez son père. La voilà bien malheureuse. Par leur mensonge, ne se sont-ils pas fait donner cette belle jeune fille en mariage? Elle avait juré de se taire, et la fille du roi ne saurait revenir sur ce qu'elle a juré. Tout ce qu'elle a pu demander, ç'a été de n'être mariée que de ce jour en un an.

On a débarbouillé ces charbonniers, sans doute; en tout cas on les a habillés comme des princes, on les a gardés à la cour, mangeant du bon, buvant du meilleur, et couchant dans la plume. S'en sont-ils donné, toute une année, ces habillés de soie! - Excusez le mot, mais ils me le font dire. - Ils n'avaient rien à faire que leurs quatre repas par jour. Aussi, gras à pleine peau comme des taupes, et la joue si rouge qu'ils semblaient prêts à crever de bien-aise.

Mais le garçon avait donné sa parole, et il l'a tenue, et au jour dit il a reparu sur son cheval.

Il arrive, il entre dans la ville : tout le monde riait, chantait, faisait grand-chère.

- Té ! voilà un an, ils en étaient tant à pleurer, se lamenter, et aujourd'hui, voilà qu'ils rient, qu'ils chantent. Que peut-il bien y avoir ? »

Ma foi, il demande aux gens.

« Ce qu'il y a? Voyez, on nous a donné des dragées, la fille du roi se marie.

- Ha! elle se marie ... Est-ce qu'elle est mariée?

- Oui, ou c'est tout comme. Les noces se font aujourd'hui même.

- Bon! se dit-il, elles ne sont pas encore faites. »

Et il gagne tout droit le château, bien campé sur son cheval bien harnaché.

« Brisefer, petit Brisefer, va me quérir la plus belle des bouteilles qu'il y ait sur la table du roi. »

Le petit chien file comme un trait, ne se laisse arrêter par rien, par personne, saute sur la table de la noce devant le roi et revient en apportant la plus belle des bouteilles. Tout le monde se demandait ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

« Brisefer, petit Brisefer, va me quérir le plus beau plat qu'il y ait sur la table du roi. »

Pour le coup, la demoiselle avise ce petit chien. Elle le caresse, le baise, le prend entre ses bras, et Brisefer la ramène à son maître.

« Voilà qui va bien si vous êtes mariée. Mais qui vous a sauvée ? »

Les gens de la cour dirent que c'étaient les trois charbonniers et qu'on allait les faire tirer au sort pour savoir qui des trois aurait la demoiselle. On apporta et on montra le mouchoir où étaient les langues de la bête.

« Mais, dit le garçon, comptons! Je ne vois là que six langues. La bête avait sept têtes, et je suis bien trompé si elle n'avait pas sept langues aussi. Où est donc la septième? » Les gens se regardaient, le bec cloué. Personne ne trouva rien à dire. Alors, lui la tira de sa poche.

Et l'on sut tout, et tout se sut. Parce que les charbonniers furent bien forcés de confesser la fraude. Ils dirent comment ils avaient rencontré la demoiselle à l'entrée du bois, comment l'idée leur était venue de raconter qu'ils l'avaient sauvée, comment ils l'avaient menacée de lui ôter la vie si elle ne jurait pas de se taire.

En un moment le vent tourna. On fit main basse sur eux, et ce ne fut pas long. Je crois qu'on les fourra au milieu des fagots d'un fagotier, le feu par-dessous. Toujours est-il qu'ils furent vite expédiés. Nous, nous sommes partis, et mon conte est fini.

Non, pourtant, il n'est pas fini. Quand ce garçon a été marié à la demoiselle, il l'a emmenée visiter sa soeur, celle qui était restée à la maison.

De si loin que cette petite le vit venir :

« O mon dieu, dit-elle, je crois bien que c'est le petit Brisefer et ce sera mon frère !

- Ton frère, dit la voisine? Dans ce carrosse, avec cette belle dame? Oh! oui, va, c'est ton frère! Tu n'a pas la berlue ! »

Mais il arrive, il descend devant la porte. « Ma pauvre petite sœur ! »

Et il la prend dans ses bras. C'était une si brave petite.

« Qu'as-tu fait du chat?

- Il est bien par là.

- Et la maison ?

- Tu vois, elle est toujours à sa place.

- Et notre frère?

- Ah! il est mort.

- Alors, tu es toute seule ici ?

- Toute seule.

-Tu veux me suivre dans mon château?

- Je ne suis pas pour te suivre, je suis trop pauvre.

- Tu auras ce que j'ai. Mais c'est ce petit Brisefer qui m'a fait tout avoir.»

Et allez, il emmena dans son château sa petite sœur et le chat, toute la maisonnée.